

ROBERT GIRAUD  
LES LUMIÈRES  
DU ZINC  
LE DILETTANTE





Robert Giraud

*Les lumières  
du zinc*

Préface de  
ROBERT DOISNEAU

le dilettante  
19, rue Racine  
Paris 6<sup>e</sup>

Mouhine Bob, curieuse de la caméra en zinc -

Tu l'auras voulu  
et bien le voilà !

Le texte que j'en ferais peut ressembler  
à l'œil qui regardait CATH au fond de la tombe -

Le font à la poste me libère, merci.

Robert

Couverture : Michel Tolmer

ISBN 978-2-84263-552-7

## PRÉFACE

À l'ami Giraud allez donc parler du dernier film qui vous a enchanté, peine perdue, ne l'a pas vu, ne le verra pas, refuse obstinément de se constituer prisonnier d'une salle obscure. Jamais je n'ai rencontré pareil entêté que rien ni personne ne pourront faire changer d'opinion.

Mon cinéma, il dit, je me le fais moi-même, en effet aujourd'hui ce cinéphobe vient nous offrir un festival de courts métrages. Tournages souvent nocturnes pour lesquels, posté au coin d'un zinc, il demeure là des heures et des heures, regardant, écoutant, ne perdant pas une miette de ce qui peut se révéler situations étranges ou trouvailles d'une poésie argotique.

Au clair de la lune mon ami Giraud, on t'a souvent comparé à Restif de la Bretonne, la référence n'est pas exacte, la différence essentielle avec cet autre oiseau de nuit est que, loin de fuir dès que les choses se gâtent, tu n'as jamais refusé le contact rugueux avec tout grossier

personnage venant troubler un déroulement qui promettait d'être délicieux.

De cette nervosité passagère, il te restait parfois à l'aube quelques roseurs louches du côté de la pommette ou de l'arcade sourcilière. Moi, ce n'est rien, disais-tu, mais si tu voyais la tête de l'autre !

Voyez, il est nécessaire de courir parfois quelques risques pour vous offrir aujourd'hui ces quelques morceaux choisis dans le droit fil de son premier bouquin, le *Vin des rues*. Dans sa forme manuscrite, ce texte avait fait la joie de Jacques Prévert, qui sans plus tarder l'avait transmis à René Bertelé des Éditions Gallimard.

Les choses avaient été rondement menées. Quelques jours plus tard, rendez-vous était pris chez Tourette, vins et charbon, rue de Grenelle. Homme d'une grande courtoisie, donc de parfaite exactitude, René Bertelé paraissait ravi de publier ce texte, moi-même très heureux de cette apothéose, attendions avec une jubilation certaine l'auteur qui tardait à venir.

Enfin, l'ami Bob est apparu. Je le connaissais suffisamment pour déceler au premier coup d'œil un conditionnement fâcheux. Le fameux contrat était ouvert sur le guéridon. Normalement, tout jeune écrivain éprouve une hâte fébrile à signer l'acte de naissance de son premier livre. Eh bien, pas du tout ! Voilà notre Giraud se souvenant de ses vagues études de droit qui se met en devoir

de scruter attentivement les alinéas imprimés en caractères minuscules.

Le moment où il a menacé de jeter le guéridon à la tête d'un René Bertelé terrorisé correspondait, je crois, au déchiffrement du paragraphe concernant les droits d'adaptation cinématographique.

Décidément, nous revenons à sa méfiance envers ce moyen d'expression.

Les portes des Éditions Gallimard venaient de se fermer. Le Vin des rues a paru chez Denoël.

Je ne voudrais pas que cette évocation d'un mouvement d'humeur puisse venir semer l'inquiétude dans l'esprit de ceux, et ils sont nombreux, qui viennent rechercher la compagnie de Robert Giraud pour expérimenter avec lui les vertus du verre de l'amitié.

**ROBERT DOISNEAU.**





*À mes amis Simon Blay, Michèle Buhannic, Évelyne Cartier,  
Max Coindoz, Serge Colin, François Coumert, Pierre et Annick Dumoulin,  
Alain Gireaud, Jeff Gonzalez, Éric Jouanneau, Briane Lafosse,  
Francette Lavallé, Pierre et Sara Lotrous, Patrick Marie,  
Pierre Moulinier, Jean et Rosa Navier, Roméo Parchet et Paulette,  
pour les remercier de la soirée du 21 octobre 1987, Aux Négociants.*  
R. G.



Tard, devant la Rose rouge, pas celle de Féral Benga au quartier Latin, mais celle de Nico, rue de Rennes, à Saint-Germain-des-Prés, j'accompagne Jacques Prévert en promenade pendant l'entracte.

Octobre a ramené les voitures chuintant au plaisir de retrouver le goudron mouillé. À travers le halo des réverbères qui a la blondeur fauve de la femme rêvée, la pluie est immobile. En rangs serrés, les gouttes retenues par des fils invisibles tendent un store de perles semblable à celui protégeant du soleil la porte d'une maison.

Pas après pas, Jacques l'écarte sur un monde à sa mesure démesurée où guidé par ses paroles il fait bon broncher. Je le lui dis. Il écoute un instant.

— Toi, tu as mal lu mes poèmes...

— Jacques ! comment pouvez-vous penser une chose pareille ?

— Parce que tu n'as pas l'air de te souvenir que j'ai écrit quelque part : « Je dis tu à tous ceux que j'aime »... Alors, tu ne m'aimes pas ?

— Pardon, Jacques, tu viens prendre un verre ?  
C'était il y a longtemps lors d'une de nos premières rencontres.

Depuis, je tutoie tout le monde... enfin presque.

Un bistrot de quartier comme beaucoup. Une devanture entièrement vitrée flanquée d'une porte à chacune de ses extrémités ; l'une ouvre sur le comptoir, la seconde sur la salle. Il est vingt-deux heures, c'est l'extinction des feux, les chaises sont sur les tables, le garçon est parti avec les derniers couche-tard. Seule une rampe de néon est allumée pour veiller sur le patron qui s'active à quelques rangements. Un nez-sale imbibé jusqu'à l'os slalome vers le zinc où il s'accroche.

— Un ballon de rouge, chef ?

— Ça suffit, vous avez assez bu, j'vous sers plus !

Sans insister le biturin sort. Dix minutes passent, il réapparaît par l'autre porte, tire des bords entre les tables et finit par accoster au rade.

— Un ballon de rouge, chef ?

— J'vous ai déjà dit que j'vous servais plus !

— Ah ! merde ! c'est le même bistrot.

L'estanco du père Dubreuil, rue des Villegranges, sur la zone séparant le boulevard Mortier des Lilas, était une cabane en bois dont la charpente s'appuyait au tronc d'un orme centenaire dans lequel la clientèle, pour peu intellectuelle qu'elle fût, voyait se concrétiser l'image de l'authentique pilier de bistrot. Il fallait « prendre garde à la marche », comme c'était écrit près du bec-de-cane, pour poser pied en contrebas sur un sol de terre battue qui aboutissait au comptoir. Celui-ci était des plus rudimentaires, mais se dressait, paraît-il, à la limite de Bagnolet et des Lilas, ce qui faisait finement dire au patron lorsqu'il picolait dans la salle :

— Moi, j'me saoule aux Lilas et j'cuve à Bagnolet.

Un matin, Robert Doisneau et moi, nous étions là après une longue traînasserie à travers les terrains vagues hérissés de baraques où nichaient les derniers zonards. Nous dégustions un café d'orge ou de glands grillés qui, bien que filtré à la chaussette, n'en gardait pas moins un irremplaçable goût d'ersatz. Soudain, deux démenageurs, énormes dans leur bleu de chauffe, font irruption et se délectent avec peine d'un antique coffre-fort. Sans nous prêter attention, après s'être épongé le front, l'un apostrophe le tenancier :

— Émile, t'as les outils ?

Du menton pointé, ce dernier désigne une caisse où le plus râblé des deux choisit un marteau et des ciseaux à froid et commence à travailler l'acier, tôt relayé par le grand. Intéressés, nous ne perdons miette de l'opération, vaguement conscients d'assister à un moment rare, quand, cédant sous les coups, la porte se déboucle. Avec ensemble, quatre mains plongent et cueillent un paquet qui, rapidement défait, livre son contenu : trois précieuses savonnettes d'avant guerre.

La Libération avait trois ans et les matières grasses étaient encore distribuées contre des tickets.

Aux vins à emporter de la Mouffetard, dans le renfoncement du Pot-de-Fer, deux biffins enquillent avec des litrons vides dans des filets. C'est un dimanche de puces, ils ont confié leur friperie en plein vent au voisin. Ils posent les cadavres et attendent leur tour. Quand il arrive, le premier claironne :

— Paul, donne de la bière !

— Non, rectifie le second, quatre de gros... avec le moulana qui nous tape sur la tronche, ça saoulera plus vite !

Les Quatre Sergents de La Rochelle et le Village faisaient face à la rue Saint-Médard, un emplacement privilégié dont ils encaissaient les dividendes chaque dimanche. À Mouffetard, le jour du Seigneur était consacré au marché aux puces, un événement attendu qui plaquait les couleurs de la fête sur l'écaille des maisons. La matinée seulement, mais somptueuse, patiemment façonnée, durant les nuits d'une semaine pleine, par les biffins qui écumaient les poubelles de la ville pour fleurir la Médard des mille trophées récupérés où chacun pouvait trier à son tour et, en échange de quelques pièces, enrichir son musée de souvenirs personnels d'un objet sauvé du naufrage.

Tout en sachant que le marché s'achevait légalement à treize heures, les initiés — la majorité des fouilleurs de déballages endoloris par les accroupissements répétés — abandonnaient leurs recherches avant midi. Au gré des pas, ils s'écoulaient par groupes épars vers les troquets où la récréation se poursuivait dans le théâtre de leurs murs ornés de glaces. Le Village les accueillait.

Le rite de l'apéro avait vidé à son profit les arrière-cours de ses habitants auxquels ils se mêlaient, pour se retrouver, ballottés par la bousculade, autour des criques préservées où officiaient les camelots. En cette année 1950, la corporation de ces parasites non patentés des abreu-

voirs parisiens vivait sa fin de règne dans la grandiloquence de ses avant-gardistes vulgarisateurs des appareils nés des génies bricoleurs du concours Lépine et aussi mirobolants que l'entonnoir à mettre les suppositoires ou la brosse à dents musicale, ou, dans le train-train de ses plus classiques revendeurs, détaillant cravates de rayonne, slips extensibles, pattes de bretelles, fixe-chaussettes ou briquets de contrebande vierges d'estampilles. La faveur des Mouffetardiens, de leurs mémés surtout, allait à ces derniers dont Armand était la vedette.

Un personnage, Armand, par sa tête d'un qui n'aimait pas sucer de la glace, coiffée d'un haut-de-forme, que mettait en valeur une chemise blanche à col dur piqué d'un nœud papillon et la suite logique de l'habillement : une queue de pie surannée et un pantalon rayé tombant sur des escarpins plus luisants que le boulevard après la pluie.

À l'inverse de ses collègues qui proposaient leur pacotille à la poignée après l'avoir puisée dans une valise serrée entre les pieds — on ne sait jamais — lui disposait d'un guéridon pour présenter sa marchandise. Sur le marbre cerclé de cuivre, quelques boîtes rondes de bois blanc agrafé, démunies d'étiquettes, dont l'une sans couvercle laissait voir son contenu : une sorte de pâte blanche à l'odeur indéfinissable.

Derrière son stand improvisé, il contrôlait les arrivants. S'il y distinguait des acheteurs potentiels, il attaquait sa postiche.



— Mesdames et messieurs, je n'ai plus à vanter les vertus miraculeuses, oui, oui, l'adjectif n'est pas trop fort, je dis bien miraculeuses, de ma médication, vous les connaissez toutes puisqu'il s'agit de celles de la fameuse pommade cochon dont le secret nous vient des druides, ces prêtres-sorciers de nos ancêtres les Gaulois. Transmis de génération en génération, j'ai hérité de ce secret de famille, ce qui me permet présentement d'en faire profiter le public. Profiter ! car il m'est interdit de gagner de l'argent sur la misère des autres. Pour cette raison, je ne réclame que le prix de l'emballage et des ingrédients qui composent le remède. Mon seul bénéfice est la joie de vous venir en aide, et votre satisfaction est mon unique récompense... Mesdames et messieurs, dois-je vous rappeler ses multiples propriétés ? Je ne le crois pas... Ennemie jurée des cors, des oignons, durillons et œils-de-perdrix, elle est également l'Attila des verrues et autres excroissances disgracieuses qui, hélas ! parsèment parfois votre corps. À l'exemple du roi des Huns, ce fléau de Dieu, qui proclamait que l'herbe ne repoussait plus où son cheval avait passé ; après une application de ma crème, vous affirmerez haut et fort qu'elle est bien la terreur des aspérités qu'elle efface aussi bien qu'une gomme un coup de crayon malheureux. Et, devant témoins, vous montrerez une peau, la vôtre, aussi douce et satinée que celle d'un bébé à sa naissance... Mesdames et messieurs, un conseil cependant dont l'importance ne saurait vous échapper. La pommade cochon s'emploie en très faible

quantité ; la valeur d'un prélèvement effectué à la pointe d'un canif, que vous étalez ensuite sur l'endroit à assainir, est suffisant pour un traitement. Inutile, en dépassant cette dose, de prendre des risques aux conséquences redoutables, et je sais de quoi je parle. Étant affligé, enfant, d'une verrue sur le pouce, je me fis plusieurs emplâtres de l'onguent que je vous sou mets, dans le but d'en activer l'action. En voici le résultat...

Armand se mettait au garde-à-vous et élevait le bras gauche à la hauteur de l'épaule. Il était amputé. La manche de son habit, vide à partir du coude, pendouillait inerte et lui donnait l'allure d'un épouvantail désarticulé en vacances de son champ de blé.

À la vue du désastre, les gogos médusés payaient sans se douter que la mésaventure supposée du camelot ne pouvait en aucun cas leur advenir. La panacée mystérieuse qu'ils emportaient n'était que de la bougie volée à l'église Saint-Médard qu'Armand fondait dans une casserole sur un réchaud à alcool, afin de la couler plus facilement dans ses boîtes.

- Yvette, un vittel.
- Pour toi ?
- Ben oui, j'suis carbonisé.
- C'est une bonne chose, ce qui est fait n'est plus à faire !

Au comptoir — treize mètres — de Chez Jacqueline, aux Halles du ventre de Paris. C'est la pause. Avec le taulier Jo les Gros Bras, une terreur, en roue libre, on parlote de la pluie et du beau temps, celui passé de préférence, toujours le meilleur comme on sait, et des potes qui ne sont pas là.

— Dis, Jo, y a longtemps qu't'as vu Marcel ?

— Quel Marcel ?

C'est fou, le nombre de Marcel que tout un chacun peut avoir parmi ses relations !

— Ben, les Lunettes, le seul, le tombeur, tu sais bien ?

— Il est mort !

— C'est pas possible, j'ai pris un calva avec lui y a moins d'un mois, y pétait les flammes, y s'bidonnait, la grande forme quoi !

— Il a eu des ennuis depuis, y s'est flingué... Mais attention, proprement, en homme, la tête au-dessus du lavabo, pour pas tacher la literie.

— D'accord, d'accord, mais pour apprécier faut être connaisseur.

Encore chez Jo. Un soir de Quatorze Juillet où sur trois rangs tassés on fête la prise de la Bastille. Les gars éméchés par les tournées trop souvent remises ont les paluches irrésistiblement attirées par les fesses des tapineuses et les laissent flânocher aussi bien sur les postères des ponettes qui, le turbin terminé, sirotent le verre de la décarrade que sur celui des nanas rappliquant pour prendre la relève, qui, elles, écluent le premier, avant d'aller au persil. Comme à la mine, le turf fait aussi les trois huit.

Dans un coin, quelques julots suivent ce divertissement général sans pour autant l'approuver et concentrent leur vigilance sur les gestes de trois légionnaires en permission après le défilé des Champs-Élysées. Bien que juponnés eux aussi, ils sont impeccables dans leurs uniformes repassés, et, usant du prestige attribué aux militaires, se permettent divers attouchements plus directs contre lesquels les autres, qui n'y ont pas droit à l'œil, protestent ouvertement. Le ton monte.

Brassée par le ventilateur, la fumée, stagnant au plafond, s'étire en rubans tarabiscotés évoquant, à leur manière, les éclairs muets d'un orage intérieur sur le point d'éclater.

Attentif aux signes précurseurs d'événements inéluctables, Jo décide d'intervenir. En douce, il décroche son nerf de bœuf, pose sur les Sahariens un regard chagrin,

qu'il inséra dans le pain fendu la veille pour devenir un sandwich et y croqua à belles dents.

Popo, que rien ne surprenait plus depuis lurette, se tourna vers les pionnards et proclama sentencieuse :

— Voilà, messieurs, ce que moi j'appelle aimer les bêtes !

L'heure des hommes sans femmes, veufs ou célibataires, après les commissions. Ils sortent de la boutique de l'Arabe, de la Coop, de la Supérette et autre Paris-Médiocre. Le vrai marché, le samedi seulement, afin de recharger les frigos. Ils ont des sacs de plastique vantant une camelote qu'ils n'achètent pas, parfois un cabas de toile cirée noire, héritage d'un mariage dissous. Ils y transportent un bifteck, une tranche de jambon, des œufs, une demi-baguette et un journal pour ceux qui ne se contentent pas de la lecture de celui du bistrot où certains arrivent remorqués par un clébard mité.

Le même troquet que par leur présence ils convertissent en club du troisième âge ou plus. En vieillissant ils aiment se rapprocher, resserrer les rangs pour combler les vides. Ils s'interpellent par des sobriquets, réminiscences du régiment : l'ancien, vieux soldat ou la classe.

Peu de discours, des phrases courtes, économes, qui fouaillent l'imagination et donnent à penser quand elles

ne se bornent pas à formuler une banalité débouchant sur l'imprévisible dérapage.

— Et la santé ?

— Tout doux, tout doux, j'ai encore maigri de trois kilos !

— Ça ne se voit pas.

— C'est vrai, pas physiquement.

Bien calés dans nos chaises cannées, nous lézardons. Le ciel tout bleu est parsemé de nuages gris, la teinte même de l'air ambiant taché des effilochures de la fumée des cigarettes. Les glaçons fondent dans l'anis où le soleil, quand il se coule à travers les rameaux d'acacias, fait lever une aurore boréale.

Nous sommes à une terrasse du Sébasto que Mireille prend pour un boudoir. Elle y jacasse en liberté.

— Il a été gentil, oui, très gentil... Il m'a emmenée dans un salon de thé, puis au dancing et au restaurant où nous avons très bien mangé... alors, tu comprends, j'ai couché avec lui... c'est normal, non ?

Elle prend une gauloise.

— Donne-moi du feu.

— J'te donne du feu, j'te rince, ensuite je t'offre le ciné et le souper, après, tu couches avec moi ?

— Oh non ! pas avec toi, on s'connait trop, j'oserai jamais.